

Le cinéma canadien à la dérive

Léo Bonneville

Number 66, October 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51508ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, L. (1971). Review of [Le cinéma canadien à la dérive]. *Séquences*, (66), 32–33.

Le cinéma

canadien

à la dérive

Léo Bonneville

LES CHATS BOTTÉS

L'argent engraisse. Après **Deux femmes en or**, voici **Les Chats bottés**. Même pauvreté de scénario, même accumulation de scènes grotesques, même provocation de rires épais. Inutile de relever les séquences qui accusent pitoyablement la scatologie et l'indécence. On devine où le réalisateur puise son inspiration. Toutefois pour donner une idée au lecteur (qui pourra se dispenser de se déplâcher) de la finesse des gags de ce film, relevons le papier hygiénique aux couleurs du drapeau canadien et le strip-tease de la reine (on devine laquelle!). Cette minable "revue" aux gags éculés (sans jeu de mots) a pu se commettre grâce à l'aide de la Société de développement de l'industrie cinématographique qui a dû se pencher longuement sur le "brillant" scénario avant de voter des fonds substantiels. Après avoir vu les deux films, on peut dire sans crainte d'erreur que la vulgarité et le mauvais goût sont les deux mamelles du cinéma de Claude Fournier. Sans doute intarissables.

STOP

A qui faut-il imputer l'échec de ce film ? Au scénariste (Clément Perron) ou au réalisateur (Jean Beaudin) ? Il faut dire que le sujet n'était pas facile. Descendre dans l'intérieur d'une âme ou d'une conscience et projeter (on est au cinéma !) des phantasmes ou des obsessions constituent une audacieuse gageure. Mais au cinéma tout est possible. Faut-il encore ne pas faire d'un film un fourre-tout où l'incohérence est souveraine ? L'auteur avait beau jeu puisque son personnage central vit dans un monde où le réel et l'imaginaire (l'imagination a le pouvoir de tout reconstituer à sa façon) se télescopent.

Qu'est-ce donc que **Stop** sinon l'histoire d'un homme qui n'arrive pas à se maîtriser en prenant pied dans la réalité ? Le film est en fait un long itinéraire. Charles marche, ou plutôt il circule en voiture comme sa femme d'ailleurs, tout en faisant surgir ce qui constitue les difficultés de sa vie, c'est-à-dire ses relations personnelles avec son épouse.

Rien ne va plus. Il faut s'expliquer mais la communication ne s'établit pas. Lui n'est pré-occupé que de ses courses automobiles; elle de sa vie conjugale. Et c'est en pensant à ses relations avec sa femme qu'il fait lever les images de ses loisirs comme de ses plaisirs.

On pourrait conclure que la lecture de ce film est aisée, simple et évidente. Oui mais alors pourquoi le film lasse-t-il rapidement jusqu'à ennuyer terriblement? Sans doute parce que tout est jeté (volontairement) en vrac, que les scènes se succèdent selon un montage impertinent, que les personnages ne sont guère attachants, que les dialogues sonnent souvent faux, que l'ensemble est un galimatias imbuvable et prétentieux. L'auteur fait appel à tous les procédés techniques: couleur, noir et blanc, accélérés, superposition, ralenti... Rien n'y manque. Et pourtant le spectateur trouve le temps long et se désintéresse de la vie de Charles. Le projet ambitieux n'a pas atteint sa véritable maturité.

Une question nous vient à l'esprit. Devant un tel échec sur un sujet aussi farfelu, est-ce bien le rôle de l'O.N.F. d'apporter sa caution à ce genre de films? Est-ce bien à l'O.N.F. de financer des films qui n'apportent rien au public et qui risquent de le rebuter étrangement? **Stop** n'est pas seulement un échec artistique mais aussi un échec commercial.⁽¹⁾ Nous nous élevons moins pour ce que le nouveau magazine **Télé-cinéma** appelle des "fesses à l'O.N.F." (là ou ailleurs, c'est du pareil au même) mais contre des films vains financés avec l'argent du peuple. Quand donc nos auteurs garderont-ils la tête froide et tourneront-ils des films à leur mesure? Tiens, s'ils allaient voir **The Go-Between**, ils apprendraient que tout peut être dit avec une étonnante simplicité et une perfection admirable. Et qu'un tel film passe l'écran pour atteindre tous les publics. Mais **Stop** est un gaspillage honteux et inutile.

(1) Le film n'a tenu qu'une piètre semaine au cinéma Dauphin, à Montréal. Je plains les villes de province qui vont être affligées de *Stop*...

LEUR BLEUE

Prenez un beau gars sans emploi, faites-lui trouver de l'argent à gogo, jetez-le dans les bras de deux filles, promenez-le d'une chambre à l'autre et mêlez tout ça comme vous voudrez, en prononçant les mots magiques, c'est-à-dire les plus orduriers, et vous aurez la plus indigeste salade que le cinéma canadien ou québécois (on ne sait plus) n'ait jamais produit. Vraiment ce film bâtard, mi-english, mi-canayen, est un véritable galimatias pour gens désœuvrés. Une trame qui s'échappe à tout moment, un chômeur vêtu de costumes sans cesse renouvelés, une séparatiste mal enqueulée, un copain qui roule sur l'or et une finale qui reste en l'air (ô ralenti sublime!), voilà le dernier film de Larry Kent qui vient encombrer la mare des films de "chez-nous".

Y A PLUS DE TROU A PERCE

Décidément quand les Anglais s'en mêlent, c'est déconcertant. **Y'a plus de trou à Percé!** atteste l'insipidité d'un scénario bâclé par un réalisateur qui nous avait déjà barbé avec **Viens mon amour**. Eh bien! en juxtaposant une commune de jeunes vivant en marge de la société et une famille bourgeoise (made in U.S.A.) superbement sophistiquée, John Sone semble laisser pressentir que les deux groupes se rejoignent dans la désinvolture. Le faux naturisme du premier groupe ne vaut guère mieux que la fallacieuse honorabilité du second. Le montage parallèle qui entrecroise des scènes des deux "camps" prouve que ce métissage abâtardit lamentablement. Bref, la trivialité, l'obscénité, la grossièreté servent d'épices à ce plat cinématographique faisandé.⁽¹⁾

(1) Et puis le doublage de ce qui originellement s'appelait *Loving and Laughing* constitue un insupportable supplice supplémentaire pour le spectateur patient.